

Nicaise, s'était fait du bon caré un type que ce pauvre abbé Martin ne réalisait pas du tout. A quoi bon parler en chaire des cabarets, des cartes, des dabses, des mauvais livres, des journaux impies, des scandales grands et petits de la paroisse? Le bon curé doit être tranquille sur sa messe, son bréviaire, et baptiser, et enterer lorsqu'il en est requis. L'abbé doit être court, allégué de tout sermon et dite à l'heure de la pendule du salon de M. le maire. Le bon curé se garde bien de demander des réparations pour l'église et le presbytère; est-ce que Jésus-Christ n'est pas né dans une étable? Enfin, le bon curé, charitable envers les pauvres, hospitalier à l'égard des notables de sa paroisse, n'accepte de personne ni rétribution, ni cadeau.

Je m'arrête, car il serait trop long d'énumérer toutes les qualités du bon curé exigées par M. le maire et non réalisées dans la personne du pasteur de Saint-Nicaise-en-Forêts.

Les relations très-tendues à Saint-Nicaise, entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, cessèrent au 4 septembre de l'année 1870. La séparation de l'Église et de l'État y fut prononcée, et M. le curé fut libre de faire tout ce qu'il voudrait à condition de prendre le mot d'ordre à la mairie. Cependant les Prussiens marchaient sur Paris et ne devaient pas tarder à traverser Saint-Nicaise, qui se trouvait sur leur chemin. M. le maire, républicain pur et patriotique courageux, décida qu'on se défendrait énergiquement. Il prit pour devise, en les modifiant légèrement, les sublimes paroles du sublime Jules Favre :

« Pas un pouce du territoire de la commune de Saint-Nicaise; pas une pierre de son hôtel-de-ville! »

Le 10 septembre, au soir, l'abbé Martin reçut des mains du domestique de M. le maire la lettre suivante :

« Monsieur le curé,

« Veuillez remettre au porteur de la présente les clefs de l'église; j'en ai besoin pour organiser dans cet édifice des préparatifs de défense contre l'ennemi qui s'avance à grands pas.

« Salut et fraternité,

« GILROY,

« Maire de Saint-Nicaise-en-Forêts.

Le curé remit au porteur la réponse suivante :

« Monsieur le maire,

« Les lois ecclésiastiques et civiles me relient entre les mains les clefs de l'église; je garde donc ces clefs. Vous trouverez la maison de Dieu ouverte depuis l'angelus du matin jusqu'à l'Angelus du soir, c'est-à-dire de l'aurore à la tombée de la nuit. Si vous avez besoin qu'on ouvre à d'autres heures les portes de l'église, veuillez avoir la bonté de me prévenir; j'aurai l'honneur d'aller vous les ouvrir moi-même.

« Veuillez agréer, monsieur le maire, l'assurance de mes hommages respectueux.

« Votre très-humble serviteur,

« LOUIS MARTIN,

« Curé de Saint-Nicaise-en-Forêts.

M. le maire eut beau juré et menacer, les clefs ne sortirent pas du presbytère. Ce fut sans doute pour se consoler de cet échec qu'il arbora à la cime du clocher un drapeau rouge, dont la bande rouge était à elle seule plus grande que la bande blanche et la bande bleue réunies.

Lorsque les premiers hulans furent signalés à la Raynaudière, une commune située à dix lieues de Saint-Nicaise, le maire de cette dernière localité monta en voiture, avec sa famille et prit la route de Tours. Deux jours auparavant il s'était fait précéder de deux charrettes contenant son armoire, son linge et son mobilier. L'adjoint suivit l'exemple de son maire; les conseillers municipaux se perdirent dans la foule. La défense énergique projetée devint la couraude la plus plate qui se puisse voir. Toutes les habitants de Saint-Nicaise ouvrirent à deux battants les portes de leurs maisons aux Prussiens, et leur parlèrent chapeau bas. Le curé, lui, se barricada comme devant des malfaiteurs. L'ennemi fut obligé d'enfoncer le grand portail de la cour, la porte du presbytère et enfin la porte de la chambre du travail de l'abbé Martin.

« Que faites-vous-là, pastour? dit, en baragouin franco-germanique, le colonel prussien.

« Je lis l'histoire de l'invasion des Normands, sous la conduite d'Attila, le fléau de Dieu.

Le colonel, tout alors baragouinant, se répandit en menaces et en reproches qui firent hausser imperceptiblement les épaules à l'abbé Martin.

Il paraît que le haussement d'épaules est en Prusse comme en France un geste peu agréable aux autorités militaires et civiles. Le colonel décida que « pastour » français serait envoyé dans la Poméranie prussienne. La sentence allait recevoir son exécution lorsqu'on ne trouva à Saint-Nicaise ni maire, ni adjoint, ni conseiller municipal, ni notable, ni bourgeois, ni personne qui eut assez de sang-froid pour régler avec l'ennemi le logement des soldats, l'indemnité de guerre et les réquisitions en nature. Force fut au colonel de s'entendre pour cela avec le curé, le seul homme de la commune que la frayeur n'eût pas rendu stupide. Le curé parla haut et ferme pour un vaincu. S'il ne disputa pas pied à pied le territoire de la commune et l'hôtel-de-ville, il débattit longuement les fournitures d'argent, de vin, de viande, de lard, d'avoine, de chandelle, etc., etc. Le colonel ne put s'empêcher de dire tout haut que ce

« pastour » français avait un cœur de Prussien.

M. le maire revint à Saint-Nicaise-en-Forêts, après la paix de Bordeaux. Vous croyez peut-être que ses administrés lui reprochèrent sa fuite? Point du tout. C'est le curé qui fut blâmé; on l'accusa d'avoir failli faire incendier le bourg par sa hauteur intempestive vis-à-vis des Prussiens. Le maire est plus populaire que jamais et le curé, traité d'ultramontain, de clérico, etc., n'est apprécié que de quelques dévots et dévotes. Quel détail docile, lorsqu'on sait les flatter, que le peuple qui a oublié sa foi et son baptême!

JEAN GRANGE.

DANS LE SON. — Un charretier de Clichy-la-Garenne est mort avant-hier d'une façon bien singulière. Cet homme, nommé Louis Nicol et âgé d'une trentaine d'années, avait l'habitude de boire quelque peu le lundi. Peut-être avait-il bu un peu plus qu'à l'ordinaire, car, étant rentré le soir, vers dix heures, en chancelant, dans le magasin où il couche à l'entrée du dépôt de grains de M. F... un morceau de bois le fit trébucher et rouler sur un tas de son.

Après de vains efforts pour se relever, n'y pouvant parvenir, il dut rester la face enfoncée dans le son pendant toute la nuit. Le matin, le domestique, en ouvrant les portes, le trouva en cet endroit, ayant cessé de vivre.

Le malheureux avait été asphyxié par le manque d'air; tous ses membres étaient encore raidis et crispés par la souffrance.

Appellation nouvelle notée par don Spavento ad usum doctorum :

« Au quartier Latin, sur un médecin de plus de bruit que de science :

« Est-il docteur, seulement, ce médecin-là?

« Lui? docteur? Il ne sera jamais que sous-officier de santé. »

### BIBLIOGRAPHIE

Paul Odélin.

« Lieutenant de mobiles, témoin la manifestation de la place Vendôme, 22 mars 1871. »

VIE ET LETTRES. (Paris, J. Albanel, éditeur, rue Honoré-Chevalier.—2 50.)

Pour marcher avec autant de fermeté que d'ardeur dans la voie du bien, la jeunesse a besoin d'exemples: jamais on ne pourra trop lui en fournir; jamais elle ne pourra s'en rassasier.

Aussi, depuis son apparition, le livre « Paul Odélin, vie et lettres », passe dans toutes les mains; les jeunes gens le dévorent et contemplent avec bonheur cette figure dont les aimables traits n'excluent point la mâle vigueur.

Dernièrement l'un deux m'écrivait : « Paul Odélin fut un grand caractère parce qu'il fut un vrai chrétien; il n'est pas une ligne de ce bon livre qui ne fasse ressortir admirablement cette vérité. »

Cela est réel, et voilà pourquoi nous n'hésitons pas à proclamer avec des écrivains éminents (1) de la presse parisienne que cette biographie est capable de produire les plus heureux fruits dans les âmes jeunes et ardentes de la génération actuelle.

Courage, énergie, amabilité, douceur et force, telles sont les qualités qu'une pratique franche de la religion a fait germer dans le cœur de Paul Odélin.

Né de parents chrétiens, dès l'enfance, il laissa briller l'énergie de sa foi au milieu des fougueuses saillies de son caractère pétulant: « Je veux m'appliquer afin de plaire au bon Dieu et de bien faire mon devoir », écrivait-il à l'âge de dix ans. En même temps, chaque jour, il priait saint Joseph « de lui donner la grâce de mourir. »

A seize ans, il passait de brillants examens, et recevait du Père Olivaint alors son supérieur, plus tard son compagnon dans le martyre, ces belles paroles d'adieu : « Paul, je suis content de vous, parce que vous vous êtes posé toujours eu face du mal pour le bien. »

Tel il fut au collège, tel il fut dans le monde.

C'était l'époque de la bataille de Mentana, il voulut se faire zouave pontifical, mais une loi l'empêcha de partir :

« Si je meurs, avait-il dit à ses parents, je serai martyr et j'irai au ciel » tout droit. C'est la mort qui nous vient à moi; il faut que ce soit cour et bon; car je ne suis pas sûr de parvenir sévère. »

En même temps, le Père Olivaint était d'avis « qu'on pouvait faire de lui » tout ce qu'on voudrait; que, militaire, avocat, ingénieur, partout, il se distingueraient.

Il choisit la carrière industrielle et commerciale de son père, s'occupa des moindres détails, vit près les ouvriers et se livra à l'étude des questions économiques où il acquit bientôt une justesse de vue remarquable.

Quand l'empire perdit les assemblées publiques, Paul se plut à affronter les sottises déclamatoires des cléricistes et « se posant encore en face du mal pour le bien. » Il se fit souvent applaudir et contre-balancer par sa parole véhémentement les succès démagogiques des plus fameus.

Cependant, cette vie lui semblait monotone et trop calme : « Oh ! je sens en moi un immense besoin de me dé-

« voer la cervelle. » La guerre de 1870 lui donna l'occasion de satisfaire cette soif de dévouement. Lieutenant de mobile au 166 bataillon de la Seine, il devint l'ami de ses hommes qui le moralisa par la parole dans les cantonnements, avant de les électriser par son exemple dans les combats.

Sa correspondance, durant ce temps de désastres, est pleine de verve et d'â-propos : le sentiment chrétien qui y domine nourrit l'âme et la dilate.

Ce jeune lieutenant ne voyait qu'une chose : « Bien faire son devoir. » Cela fait, mourir n'était rien.

Aussi quelle mort fut la sienne !

Le 22 mars 1871, il s'avance en uniforme d'officier, aux premiers rangs de la manifestation pacifique contre la Commune. En arrivant à la place Vendôme, il voit trop près de lui un homme désarmé : « Lâchez l'épée-t-il aux fureurs en montrant le cadavre, voilà votre œuvre! Ceux-ci, sur l'ordre d'un chef, chargent leur fusil. Mais Paul le brave, et découvrait sa poitrine: « Moi non plus je n'ai pas d'armes: ceerez-vous tirer sur moi? Au même instant, au commandement: Feu visé à bout portant, Paul tombe foudroyé. Quelques heures après, il expirait.

Dans la mort, il conserva la paix de l'homme qui se repose après avoir fini sa tâche: « Quelle sérénité, disait le » P. Olivaint en le venant voir: cher » Paul, j'en vie ton sort. » Nous savons comment la haine de la Commune pour la religion exécuta ce vœu, au massacre de la rue Haxo.

En lisant cette vie pleine de péripéties tour à tour agréables et émouvantes, on se sent meilleur. La foi s'éveille, et le cœur bat plus fort aux noms sacrés d'Église et de Patrie; il est heureux de rencontrer, au sein de cette jeunesse qu'on représente presque toujours sous le vernis du vice ou avec la froideur de l'apathie religieuse, une vertu aussi solide, une âme aussi loyale, un cœur aussi passionné pour tout ce qui est grand, noble et difficile.

Ajoutons que la plume à laquelle ce livre est dû, est celle d'un frère qui a trouvé dans cette vie et cette mort la plus éloquent leçon et qui est aujourd'hui à la veille de son sacerdoce.

Cette prédication de l'exemple qui a donné au Ciel un martyr, à l'Église un mini-tire ne s'arrêtera point là: Paul Odélin aura des imitateurs dans toutes les maisons d'éducation où l'on se plaindra à lire aux jeunes gens des pages d'où s'échappent le parfum de la vertu, et l'amour de la patrie.

Où, nous l'espérons, le souffle qui anime cette âme pure, chrétienne et française passera un jour dans notre génération toute entière, et la rendra « cette génération chaste et belle dont » la mémoire sera éternelle, parce » qu'elle aura brillé devant Dieu et devant les hommes. Couronnée pour » jamais, elle triomphera dans la mort » même, et y remportera des vic oires » par le souvenir de ses vertus. »

Dans le Nord, la vue de ce beau caractère rappellera à tous ceux qui l'ont connu, le jeune et bouillant Félix Corty, capitaine de mobiles, tué à Verdun le 18 janvier 1871. L'élève de Vaugirard fera penser à l'élève de Maréchal. La piété française de l'un amènera le souvenir de la foi vive de l'autre; ses attentions pour ses soldats, feront revivre la mémoire des abondants secours que Félix Corty prodigua aux siens. En tous deux, ou admirera la générosité du cœur unie à la délicatesse des affections, et la bravoure poussée jusqu'à la témérité.

Tous deux furent de nobles cœurs: que leurs noms soient bénis ! P. D. (Propagateur.)

PROGRÈS DE DENTAIRE Dents et Dentiers sans ressorts et posés sans douleurs. Edouard VERBRUGGHE, DENTISTE, breveté de S. M. le Roi des Belges. Roubaix, rue de l'Hospice, 5, Roubaix MAISON A PARIS

4, Boulevard Ponce-souffier, 4. NOTA. — Ces dentiers ont l'avantage de ne pas salir la bouche, ils ne nécessitent pas l'extraction des racines et viennent soutenir les dents chancelantes. — Succès garantis.

DEUX HEURES. — Le manque d'affaires vient d'amener une réaction assez prononcée sur nos rentes; le 5 0/0 a fléchi de 36 c. à l'offre à 103 40, et le 3 0/0 de 25 c. on le cote 64 70.

Le marché des valeurs est aussi calme que celui de nos fonds d'Etat.

Le Mobilier est en baisse de 5 fr., à 235. La Hollandaise n'a pas varié; on la demande à 335.

Les Chemins français sont recherchés: la Lyon à 922, le Nord à 1,180, et l'Orléans à 930.

Les actions du canal de Suez, après avoir été demandées à 670, sont descendues à 677. Les délégations continuent à être délaissées de la spéculation.

Les Autrichiens ont encore baissé de 5 fr.; on les offre à 612.

Les Lombards sont en voie de descendre à 200. Cela est très naturel, puisque les chemins ne peuvent pas donner de dividende. Il a été dit à l'assemblée des actionnaires que pour distribuer les 7 fr. 50 au mois de novembre 1875, on avait dû forcé d'en prendre une partie sur la réserve.

Le Mobilier espagnol, malgré la faiblesse générale, est en hausse de 10 fr.; on le demande à 720.

La Rente italienne a suivi le mouvement de recul de nos Rentes; on l'offre à 75 40.

Le marché au comptant est très ferme. Les obligations de nos grandes lignes de chemins de fer sont très demandées. Celles des lignes secondaires sont cotées: les Charentes, 275; le Nord-Est, 277 et les Orléans à Chalons, 247.

Trois autres. — Le 3 0/0 reste à 64 65 et le 5 0/0 à 103 40.

CRANCS ET MONNAIES VALEURS SE NÉGOCIENT A TROIS MOIS

compte. 5 1/2 Amsterdam . . . 210 1/2 à 210 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Hambourg . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Berlin . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Brno . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Francfort . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Londres . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Madrid . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Barcelone . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Trieste . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Venise . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Calcutta . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0

1er Séance. — Enchères peu animées; pleins prix de dernière enchère pour bonnes laines B.-Ayres, M.-Video et B.-Ayres secondaires délaissées.

2e Séance. — Enchères plus animées; prix un peu plus fermes; fines très-recherchées. RÉCAPITULATION.

1re Séance 1,772 1,129 643 Plata. 440 120 20 diversas.

2e Séance 2,038 986 1,052 Plata. 12 12 12 diversas.

2,962 2,247 1,715 b. laine.

HAVRE, 3 juin. — Cotons. — Nous avons toujours la même langueur aux affaires, mais bien que nous ne soient que 324 h., à quatre heures, il s'est traité plus d'affaires que l'on ne cote pas. On a fait ainsi environ 240 h. George, à livrer, à 94 f. pour strict low mid-

« voer la cervelle. » La guerre de 1870 lui donna l'occasion de satisfaire cette soif de dévouement. Lieutenant de mobile au 166 bataillon de la Seine, il devint l'ami de ses hommes qui le moralisa par la parole dans les cantonnements, avant de les électriser par son exemple dans les combats.

Sa correspondance, durant ce temps de désastres, est pleine de verve et d'â-propos : le sentiment chrétien qui y domine nourrit l'âme et la dilate.

Ce jeune lieutenant ne voyait qu'une chose : « Bien faire son devoir. » Cela fait, mourir n'était rien.

Aussi quelle mort fut la sienne !

Le 22 mars 1871, il s'avance en uniforme d'officier, aux premiers rangs de la manifestation pacifique contre la Commune. En arrivant à la place Vendôme, il voit trop près de lui un homme désarmé : « Lâchez l'épée-t-il aux fureurs en montrant le cadavre, voilà votre œuvre! Ceux-ci, sur l'ordre d'un chef, chargent leur fusil. Mais Paul le brave, et découvrait sa poitrine: « Moi non plus je n'ai pas d'armes: ceerez-vous tirer sur moi? Au même instant, au commandement: Feu visé à bout portant, Paul tombe foudroyé. Quelques heures après, il expirait.

Dans la mort, il conserva la paix de l'homme qui se repose après avoir fini sa tâche: « Quelle sérénité, disait le » P. Olivaint en le venant voir: cher » Paul, j'en vie ton sort. » Nous savons comment la haine de la Commune pour la religion exécuta ce vœu, au massacre de la rue Haxo.

En lisant cette vie pleine de péripéties tour à tour agréables et émouvantes, on se sent meilleur. La foi s'éveille, et le cœur bat plus fort aux noms sacrés d'Église et de Patrie; il est heureux de rencontrer, au sein de cette jeunesse qu'on représente presque toujours sous le vernis du vice ou avec la froideur de l'apathie religieuse, une vertu aussi solide, une âme aussi loyale, un cœur aussi passionné pour tout ce qui est grand, noble et difficile.

Ajoutons que la plume à laquelle ce livre est dû, est celle d'un frère qui a trouvé dans cette vie et cette mort la plus éloquent leçon et qui est aujourd'hui à la veille de son sacerdoce.

Cette prédication de l'exemple qui a donné au Ciel un martyr, à l'Église un mini-tire ne s'arrêtera point là: Paul Odélin aura des imitateurs dans toutes les maisons d'éducation où l'on se plaindra à lire aux jeunes gens des pages d'où s'échappent le parfum de la vertu, et l'amour de la patrie.

Où, nous l'espérons, le souffle qui anime cette âme pure, chrétienne et française passera un jour dans notre génération toute entière, et la rendra « cette génération chaste et belle dont » la mémoire sera éternelle, parce » qu'elle aura brillé devant Dieu et devant les hommes. Couronnée pour » jamais, elle triomphera dans la mort » même, et y remportera des vic oires » par le souvenir de ses vertus. »

Dans le Nord, la vue de ce beau caractère rappellera à tous ceux qui l'ont connu, le jeune et bouillant Félix Corty, capitaine de mobiles, tué à Verdun le 18 janvier 1871. L'élève de Vaugirard fera penser à l'élève de Maréchal. La piété française de l'un amènera le souvenir de la foi vive de l'autre; ses attentions pour ses soldats, feront revivre la mémoire des abondants secours que Félix Corty prodigua aux siens. En tous deux, ou admirera la générosité du cœur unie à la délicatesse des affections, et la bravoure poussée jusqu'à la témérité.

Tous deux furent de nobles cœurs: que leurs noms soient bénis ! P. D. (Propagateur.)

PROGRÈS DE DENTAIRE Dents et Dentiers sans ressorts et posés sans douleurs. Edouard VERBRUGGHE, DENTISTE, breveté de S. M. le Roi des Belges. Roubaix, rue de l'Hospice, 5, Roubaix MAISON A PARIS

4, Boulevard Ponce-souffier, 4. NOTA. — Ces dentiers ont l'avantage de ne pas salir la bouche, ils ne nécessitent pas l'extraction des racines et viennent soutenir les dents chancelantes. — Succès garantis.

DEUX HEURES. — Le manque d'affaires vient d'amener une réaction assez prononcée sur nos rentes; le 5 0/0 a fléchi de 36 c. à l'offre à 103 40, et le 3 0/0 de 25 c. on le cote 64 70.

Le marché des valeurs est aussi calme que celui de nos fonds d'Etat.

Le Mobilier est en baisse de 5 fr., à 235. La Hollandaise n'a pas varié; on la demande à 335.

Les Chemins français sont recherchés: la Lyon à 922, le Nord à 1,180, et l'Orléans à 930.

Les actions du canal de Suez, après avoir été demandées à 670, sont descendues à 677. Les délégations continuent à être délaissées de la spéculation.

Les Autrichiens ont encore baissé de 5 fr.; on les offre à 612.

Les Lombards sont en voie de descendre à 200. Cela est très naturel, puisque les chemins ne peuvent pas donner de dividende. Il a été dit à l'assemblée des actionnaires que pour distribuer les 7 fr. 50 au mois de novembre 1875, on avait dû forcé d'en prendre une partie sur la réserve.

Le Mobilier espagnol, malgré la faiblesse générale, est en hausse de 10 fr.; on le demande à 720.

La Rente italienne a suivi le mouvement de recul de nos Rentes; on l'offre à 75 40.

Le marché au comptant est très ferme. Les obligations de nos grandes lignes de chemins de fer sont très demandées. Celles des lignes secondaires sont cotées: les Charentes, 275; le Nord-Est, 277 et les Orléans à Chalons, 247.

Trois autres. — Le 3 0/0 reste à 64 65 et le 5 0/0 à 103 40.

CRANCS ET MONNAIES VALEURS SE NÉGOCIENT A TROIS MOIS

compte. 5 1/2 Amsterdam . . . 210 1/2 à 210 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Hambourg . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Berlin . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Brno . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Francfort . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Londres . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Madrid . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Barcelone . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Trieste . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Venise . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0 5 1/2 Calcutta . . . 191 1/2 à 191 1/2 et 4 0/0

1er Séance. — Enchères peu animées; pleins prix de dernière enchère pour bonnes laines B.-Ayres, M.-Video et B.-Ayres secondaires délaissées.

2e Séance. — Enchères plus animées; prix un peu plus fermes; fines très-recherchées. RÉCAPITULATION.

1re Séance 1,772 1,129 643 Plata. 440 120 20 diversas.

2e Séance 2,038 986 1,052 Plata. 12 12 12 diversas.

2,962 2,247 1,715 b. laine.

HAVRE, 3 juin. — Cotons. — Nous avons toujours la même langueur aux affaires, mais bien que nous ne soient que 324 h., à quatre heures, il s'est traité plus d'affaires que l'on ne cote pas. On a fait ainsi environ 240 h. George, à livrer, à 94 f. pour strict low mid-

« voer la cervelle. » La guerre de 1870 lui donna l'occasion de satisfaire cette soif de dévouement. Lieutenant de mobile au 166 bataillon de la Seine, il devint l'ami de ses hommes qui le moralisa par la parole dans les cantonnements, avant de les électriser par son exemple dans les combats.

Sa correspondance, durant ce temps de désastres, est pleine de verve et d'â-propos : le sentiment chrétien qui y domine nourrit l'âme et la dilate.

Ce jeune lieutenant ne voyait qu'une chose : « Bien faire son devoir. » Cela fait, mourir n'était rien.

Aussi quelle mort fut la sienne !

Le 22 mars 1871, il s'avance en uniforme d'officier, aux premiers rangs de la manifestation pacifique contre la Commune. En arrivant à la place Vendôme, il voit trop près de lui un homme désarmé : « Lâchez l'épée-t-il aux fureurs en montrant le cadavre, voilà votre œuvre! Ceux-ci, sur l'ordre d'un chef, chargent leur fusil. Mais Paul le brave, et découvrait sa poitrine: « Moi non plus je n'ai pas d'armes: ceerez-vous tirer sur moi? Au même instant, au commandement: Feu visé à bout portant, Paul tombe foudroyé. Quelques heures après, il expirait.

Dans la mort, il conserva la paix de l'homme qui se repose après avoir fini sa tâche: « Quelle sérénité, disait le » P. Olivaint en le venant voir: cher » Paul, j'en vie ton sort. » Nous savons comment la haine de la Commune pour la religion exécuta ce vœu, au massacre de la rue Haxo.

En lisant cette vie pleine de péripéties tour à tour agréables et émouvantes, on se sent meilleur. La foi s'éveille, et le cœur bat plus fort aux noms sacrés d'Église et de Patrie; il est heureux de rencontrer, au sein de cette jeunesse qu'on représente presque toujours sous le vernis du vice ou avec la froideur de l'apathie religieuse, une vertu aussi solide, une âme aussi loyale, un cœur aussi passionné pour tout ce qui est grand, noble et difficile.

Ajoutons que la plume à laquelle ce livre est dû, est celle d'un frère qui a trouvé dans cette vie et cette mort la plus éloquent leçon et qui est aujourd'hui à la veille de son sacerdoce.

Cette prédication de l'exemple qui a donné au Ciel un martyr, à l'Église un mini-tire ne s'arrêtera point là: Paul Odélin aura des imitateurs dans toutes les maisons d'éducation où l'on se plaindra à lire aux jeunes gens des pages d'où s'échappent le parfum de la vertu, et l'amour de la patrie.

Où, nous l'espérons, le souffle qui anime cette âme pure, chrétienne et française passera un jour dans notre génération toute entière, et la rendra « cette génération chaste et belle dont » la mémoire sera éternelle, parce » qu'elle aura brillé devant Dieu et devant les hommes. Couronnée pour » jamais, elle triomphera dans la mort » même, et y remportera des vic oires » par le souvenir de ses vertus. »

Dans le Nord, la vue de ce beau caractère rappellera à tous ceux qui l'ont connu, le jeune et bouillant Félix Corty, capitaine de mobiles, tué à Verdun le 18 janvier 1871. L'élève de Vaugirard fera penser à l'élève de Maréchal. La piété française de l'un amènera le souvenir de la foi vive de l'autre; ses attentions pour ses soldats, feront revivre la mémoire des abondants secours que Félix Corty prodigua aux siens. En tous deux, ou admirera la générosité du cœur unie à la délicatesse des affections, et la bravoure poussée jusqu'à la témérité.

Tous deux furent de nobles cœurs: que leurs noms soient bénis ! P. D. (Propagateur.)

PROGRÈS DE DENTAIRE Dents et Dentiers sans ressorts et posés sans douleurs. Edouard VERBRUGGHE, DENTISTE, breveté de S. M. le Roi des Belges. Roubaix, rue de l'Hospice, 5, Roubaix MAISON A PARIS

4, Boulevard Ponce-souffier, 4. NOTA. — Ces dentiers ont l'avantage de ne pas salir la bouche, ils ne nécessitent pas l'extraction des racines et viennent soutenir les dents chancelantes. — Succès garantis.

DEUX HEURES. — Le manque d'affaires vient d'amener une réaction assez prononcée sur nos rentes; le 5 0/0 a fléchi de 36 c. à l'offre à 103 40, et le 3 0/0 de 25 c. on le cote 64 70.

Le marché des valeurs est aussi calme que celui de nos fonds d'Etat.